

Eglise comme mode d'existence en Christ

Le mot « Orthodoxie » a souvent de nos jours une connotation plus ou moins péjorative...En effet, ce terme désigne une fidélité absolue à la lettre d'une doctrine, et en fin de compte, un fanatisme idéologique qui n'acceptera aucune variation, aucune amélioration et finalement aucun progrès par rapport à la doctrine originelle.

A mes yeux, cette conception est une sorte d'idolâtrie : on crée des idoles qui peuvent être des doctrines, certes à l'origine précieuses, mais il est possible de faire de toutes choses des idoles, même de choses positives...De plus, cette conception de l'Orthodoxie, dans la vie spirituelle mais également ailleurs, ne représente pas seulement une idéologisation, elle est en même temps une protection psychologique pour les personnes qui ont besoin d'autorité.

Pourquoi avons-nous besoin d'une autorité ? Il s'agit de nous protéger, car nous ne voulons pas prendre de risque pour atteindre la maturité personnelle. Très souvent les *orthodoxies* servent de parapluie et permettent d'éviter le danger, d'éviter de prendre des risques, de faire des choix vraiment libres, c'est-à-dire de parvenir à la maturité, à une maturité personnelle.

Dans le langage ecclésiastique, nous parlons de l'Orthodoxie toujours par rapport à l'hérésie. Si l'on donne à l'Orthodoxie le sens d'une idéologie bien formée, bien définie, où il ne faudrait plus rien créer et qui devrait simplement être conservée sans transgression ni redéfinition de la lettre originelle, alors l'hérésie elle aussi représente une idéologie mais une idéologie autre, qui transgresse le code de la doctrine faisant autorité. Ainsi le dilemme entre Orthodoxie et hérésie devient-il purement idéologique, et le produit des idéologies est toujours le fanatisme.

Qu'est-ce que le fanatisme ? Nous sommes fanatiques lorsque nous nous trouvons enfermés dans nos convictions propres, dans nos propres certitudes, et refusons le risque de la relation, le risque de l'expérience de la présence de l'autre, de la *vérité* de l'autre. Il est très difficile alors, si on se cantonne au niveau de l'idéologie, de définir l'Orthodoxie. Au fond, une telle perspective proprement idéologique coïnciderait avec le refus de l'essentiel de la foi.

Foi veut dire confiance

C'est dans ce sens que je voudrais commencer par une définition de la foi qui est un présupposé indispensable pour comprendre le vrai sens de l'Orthodoxie.

Aujourd'hui, j'ai l'impression que nous comprenons le mot *foi* dans le sens d'une conviction ou de convictions : être fidèle à quelque chose, à une idéologie, à une doctrine, avoir des convictions plus ou moins intellectuelles.

Tandis que dans son sens premier, le mot foi (en grec *pistis*) signifie confiance.

La première interprétation n'a d'ailleurs pas disparu, heureusement ; le terme garde encore son sens. Dans l'expérience de l'Eglise, la foi signifie toujours la confiance mais celle-ci présuppose toujours une relation personnelle. Nous ne pouvons pas avoir confiance en quelqu'un que nous connaissons peu : il faut connaître ce quelqu'un, il faut avancer, créer une relation avec lui, il est nécessaire de l'aimer pour avoir confiance en lui. Si on a confiance, on accepte non seulement sa présence, son caractère, ses idées, mais surtout on a confiance en ce dont il témoigne, c'est-à-dire que l'on a confiance en son expérience.

Dans l'Eglise, nous arrivons à la foi à travers la confiance que nous avons en Dieu. Il ne s'agit pas d'une manifestation psychologique, d'une expérience intellectuelle mais c'est une confiance dans quelque chose de concret,

d'historique, parce que tout dans l'Eglise, tous les éléments de notre vie dans l'Eglise sont d'un réalisme très concret. Tout commence par l'expérience de la première communauté ecclésiale qui a vécu avec le Christ. Le début de la 1^o épître de saint Jean (1.1) est très caractéristique en ce sens, Jean soulignant qu'il transmet ce que lui et les autres Apôtres ont vu, entendu, touché du Verbe de Vie. Il nous communique une expérience concrète et réelle.

Dans la vie de l'Eglise, nous sommes invités à faire part de cette expérience. Notre connaissance de Dieu ne provient pas d'une connaissance livresque ou d'une connaissance venant de la réflexion. Pour arriver à la connaissance de Dieu, il faut cultiver une relation avec Lui. **Il faut connaître Dieu dans une relation immédiate, c'est cela que nous devons chercher.**

L'Eglise nous propose une pratique qui a précisément pour objet de cultiver une relation toute personnelle avec Dieu, pratique qui souvent au début ne nous semble pas efficace. Par exemple, pratiquer le jeûne ou les prières de l'Eglise, éviter les prières dites « spontanées », c'est-à-dire tout individualisme, accepter la participation à la liturgie, etc. Tout cela représente une pratique permettant de cultiver une relation personnelle.

Pourquoi l'Eglise nous invite-t-elle à cette foi qui confiance, à cette confiance qui est relation ? Pour que l'Eglise évangélise, elle annonce une nouvelle vie. C'est-à-dire une « vie autre » que celle que nous connaissons à travers notre existence, une vie qui ne rencontre pas les limites du temps, de la corruption et de la mort.

Dans la vie quotidienne, nous jouissons d'un certain confort, nous exerçons une profession, nous entretenons des amitiés, mais nous avons encore plus besoin de quelque chose qui va satisfaire nos intérêts métaphysiques. Nous pouvons choisir une Eglise, une religion, une tradition spirituelle pour remplir ce

« besoin ». Mais en restant toujours dans la suffisance individuelle, et en fin de compte, égocentrique. C'est un choix de mort ; c'est-à-dire un mode d'existence aboutissant obligatoirement à la mort. **L'Évangile ne nous invite pas à une autre religion, à une meilleure spiritualité, mais nous convie à un mode d'existence qui peut vaincre la mort, en constituant la vraie vie.**

La vie comme relation

Pierre marche sur les eaux : comment est-ce possible ? Dans l'Évangile, nous trouvons plusieurs exemples mais je voudrais vous en présenter un seul, celui qui définit cette réalité de « **la vie comme relation** ».

Les disciples se trouvaient, la nuit, à bord d'une barque sur le lac de Tibériade durant une grande tempête. La barque était en danger quand tout d'un coup les disciples aperçoivent le Christ marchant sur les vagues. Après un moment d'inquiétude, les disciples reconnaissent le Christ, et Pierre dit à Jésus : « Si tu es vraiment le Seigneur, permets-moi de te rejoindre en marchant sur les eaux. Le Christ lui dit alors : Viens. Cette invitation, ce *viens*, est cet appel que Dieu adresse à tous les êtres humains. C'est l'invitation qui nous invite du non-être à l'être, comme le dit saint Paul.

Que signifie cet appel ? Cela veut dire : tu peux venir vers Moi, non pas avec les forces de ta nature créée, mais en vivant selon un autre monde d'existence, le mode de la relation. Pierre reçoit cet appel, descend du bateau et commence à marcher sur la mer. Pierre est une individualité humaine naturelle créée, mais n'existant plus, à ce moment là, selon la nature créée. Il existe selon le mode de la relation.

Pierre reçoit cet appel, descend du bateau et commence à marcher sur la mer. Pierre est une individualité naturelle créée, mais n'existant plus, à ce moment-

là, selon la nature créée, il existe selon le mode de la relation, ce qui signifie qu'à cet instant précis Pierre ne tire pas l'existence de sa nature, mais de sa relation à Dieu, au Christ. Mais lorsqu'il voit autour de lui la mer si agitée, Pierre retourne et se met à manquer de confiance. Alors le Christ lui donne la main et le tire vers Lui.

Il me semble qu'il s'agit là d'une image très parlante qui nous indique exactement à quel mode de vie l'Eglise nous invite. Cela n'a rien à voir avec l'idéologie, avec la « spiritualité », c'est-à-dire avec un certain piétisme qui cultive enfin de compte notre affermissement individualiste. C'est un autre mode d'existence, une autre attitude : cela signifie se donner totalement, exister à cause de l'autre, pour l'autre, prendre la vie en fonction de la relation ; exemple qui nous montre comment l'Eglise et l'Evangile nous invitent à ce mode d'existence qui dépasse l'individualité.

Il est très difficile pour nous, les êtres créés, de comprendre véritablement cette possibilité d'existence qui dépasse l'individualité. C'est pourquoi la tentation d'une justification de notre égo est présente dans l'histoire de l'Eglise, à chaque pas. Cette tentation se rencontre aussi au cœur de notre vie quotidienne et fonde notre mentalité.

Il est très difficile d'arriver à la liberté, arriver à ne pas simplement agir pour être « comme il faut », être « seulement » fidèle à la foi, à des règles qui ont été posées pour montrer la voie vers la vie.

Le Pharisien et le Publicain

Exemple du Pharisien et du Publicain. Nous avons l'impression que le Pharisien est un pécheur. Mais pas du tout. Il est un homme vertueux, d'une qualité morale extraordinaire, absolument fidèle à la Loi, très conséquent en ce qui

concerne ses obligations religieuses, fréquentant le temple, donnant de l'argent aux pauvres. Pourtant, il est exclu du Royaume. Pourquoi ?

Justement parce que le Pharisien n'a pas besoin de Dieu, il est plein de lui-même, très satisfait de ses vertus, de sa qualité morale. Il n'a pas besoin de relation. Il « possède » même Dieu : c'est lui qui possède Dieu par sa propre fidélité.

Tandis que le Publicain n'a rien à offrir et à présenter à Dieu : il est un vrai pécheur, un homme de l'échec. Il n'a pas la possibilité de fonder une certitude et son dernier espoir c'est Dieu ! Toute la prière du Publicain s'adresse à Dieu en demandant sa miséricorde.

Un Père de l'Eglise, saint Isaac le Syrien, nous dit une phrase assez paradoxale, à savoir qu'il n'y a rien de plus puissant que le désespoir. **Il faut passer par un vrai désespoir pour arriver à la relation à Dieu.** Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire qu'il faut désespérer de tout, de notre qualité morale, de nos vertus, de notre organisation ecclésiale – même si elle est bien forte, bien puissante –, de notre doctrine, de notre idéologie vraiment convaincante : il faut être désespéré de tout cela !

Il faut vraiment passer par la mort et dans cette situation de mort, du désespoir absolu, il ne nous reste plus qu'une personne : le Christ. A partir de ce moment-là, commence un autre mode d'existence : on peut marcher sur les eaux.

Une réalité et non une doctrine

Nous sommes pourris par l'intellectualisme, et il nous est très difficile de discerner que l'Eglise veut nous présenter tout cela comme une réalité, et non comme une simple doctrine. Cette réalité, c'est que **la vie est relation**

personnelle et non pas individualité naturelle. L'Eglise nous présente cette réalité comme un fait : c'est celui de la présence historique du Christ. Nous disons que le Christ est l'incarnation de Dieu dans l'histoire et sur terre. Les premiers Apôtres ont eu l'expérience de Le voir, de dépasser les limites de la nature créée et mortelle. Ils ont touché cette Présence qui n'était pas toute-puissante mais s'exprimait par une faiblesse et une humilité extraordinaires. Le Christ était Celui qui témoignait pour son Père, c'est-à-dire qu'Il n'existait pas pour Lui-même, il était le Fils du Père. Il n'avait pas d'existence individuelle, si l'on peut risquer de le dire ainsi, mais sa présence individuelle historique qui était référence à la présence du Père, témoignage de l'existence et de la présence du Père.

Et le Père lui aussi représente pour l'Eglise une expérience historique, car il intervient par sa voix et sa présence de Lumière sur le Thabor. Le Père, Lui aussi, se cache d'une certaine façon pour présenter, pour montrer la présence de son Fils : *c'est Lui, mon Fils bien aimé*. L'Esprit Saint lui aussi se cache pour témoigner du Père par la Parole incarnée. Le fait de l'incarnation est une récapitulation, et en même temps une manifestation du mode d'existence de Dieu, du mode d'existence trinitaire, signifiant une relation d'amour.

Dans tout les religions, ou dans toutes les métaphysiques, il y a l'idée d'un Etre suprême logiquement nécessaire comme cause première de l'existence, etc, mais dans l'expérience ecclésiale, il n'y a pas d'être suprême mais communion de Personnes, présence de Trois Personnes qui communiquent la vie, qui existent en communion. C'est pourquoi la seule définition de Dieu que nous rencontrons dans la Bible, c'est que Dieu est amour. La Bible ne nous dit pas que l'Amour est une qualité morale de Dieu, une vertu, un comportement de

Dieu. Elle nous apprend que **l'Amour est le mode d'existence de Dieu : Dieu existe parce qu'il est Amour et son existence est le fait même de l'Amour.**

Participation au mode existence du Christ

Pour les Pères de l'Église, surtout pour les Cappadociens, au IV^e siècle, ils ont parlé de la « monarchie » du Père, c'est-à-dire qu'ils ont considéré la Personne du Père comme étant la cause de la vie trinitaire. Ils nous ont dit que le Père est une Personne, une hypostase personnelle, libre de tout conditionnement : la personne signifiant une existence qui ne connaît pas de limites, aucun conditionnement. Dieu définit son être par sa propre liberté, sa propre volonté.

Nous arrivons à formuler ainsi la réalité de la personne : dans la Bible, nous avons l'expérience de ce que le Père s'appelle *Père* en réalisant et « hypostasiant » son existence – comme nous l'exprimons en langage théologique – par la naissance du Fils et la procession du Saint Esprit.

Ces formulations ne sont pas des théories abstraites : elles sont la manière d'expliquer comment et pourquoi au début de toute existence se trouve la liberté personnelle de Dieu. **Avec une liberté absolue, Dieu réalise son existence et Il la réalise comme amour.** Comme le dit Maxime le Confesseur : *Par amour et au-delà du temps, le Père engendre le Fils et fait procéder le Saint Esprit.*

Ainsi **notre Dieu est vie réalisée comme relation d'amour.** Sans ce fondement théologique, j'ai l'impression que nous ne pouvons pas comprendre l'Église. **L'Église** n'est pas une religion, une école de spiritualité, mais elle est **un lieu où nous sommes invités à transformer notre existence en « existence comme relation »**. Nous sommes invités à un repas et, « le repas est un mode pour pratiquer la vie comme communion ». Même notre vie biologique présuppose

une communion. Nous ne pouvons pas vivre sans consommer de la nourriture, c'est-à-dire sans communier avec la réalité matérielle, sans communier avec les autres. Cependant il y a une déviation qui transforme cette communication en désir de tout posséder pour nous-mêmes : la nourriture, les autres, il faut soumettre tout à notre désir.

L'Église nous invite à changer notre mode d'existence : il faut communiquer la vie et celle-ci devient participation au mode d'existence du Christ, au Corps et au Sang du Christ. Pour arriver à la participation, à la réalité elle-même, il faut suivre la pratique que l'Église nous propose, une pratique qui nous amène progressivement à ce vécu, à cette expérience qui est la sainte communion. Ce n'est pas un fait autonome et autonomisé de notre vie, mais la conclusion de notre existence entière, vraiment ecclésiale [...].

Avant goût de la vraie vie

Qu'est-ce qu'une hypostase ? Nous ne pouvons pas le définir, nous pouvons seulement dire qu'il s'agit d'une réalité existentielle qui provient de l'appel de Dieu. Ce n'est pas un hasard si dans le langage même de la psychanalyse moderne on ne peut définir le sens du « sujet ». Nous sommes des « hypostases », c'est-à-dire que nous représentons une existence, une réalité existentielle parce que Dieu nous appelle à l'existence.

Mais nous sommes des hypostases dans la mesure où nous pouvons « hypostasier » les possibilités existentielles d'une nature créée. Lorsque cette nature est morte, que reste-t-il ? Que peut alors hypostasier cette hypostase ?

Saint Grégoire Palamas nous dit qu'après la mort, notre hypostase va hypostasier notre existence à travers les énergies de la nature divine, à travers

les énergies du Saint Esprit. C'est pourquoi nous appelons le Saint Esprit, le Paraclet, « Roi du Ciel » et « Source de vie », et nous lui disons : Viens en nous !

Qu'est-ce que cela signifie ? C'est un avant goût de ce que nous allons vivre après la mort, lorsque le Paraclet sera notre « nature » si vous me permettez cette expression, lorsque le Saint Esprit sera notre mode d'existence. Et cela pour tous, pour chacun, c'est certain.

Saint Maxime le Confesseur nous dit : « Tout le monde après la mort va être uni à Dieu et aux énergies divines. Mais pour ceux qui ont cultivé une attitude positive, c'est-à-dire ceux qui sont prêts à communier à l'existence et à la vie même de Dieu, cette unité avec les énergies du Saint Esprit sera le paradis. Tandis que pour ceux qui ne savent pas aimer, cette unité avec Dieu sera une torture, ce sera vraiment l'enfer. Cela change radicalement la conception de la vie éternelle et la conception de Dieu ! Cela signifie que le paradis ou l'enfer ne dépend pas d'une certaine justice divine, ce n'est pas Dieu qui punit les pécheurs. En réalité, tout dépend de la possibilité ou de l'impuissance de l'homme de communier vraiment à l'existence et à la vie de Dieu.

Dieu va se donner à tous, mais cette unité va réaliser des modes d'existence différents : le paradis ou l'enfer. Dostoïevski disait que l'enfer est le martyre de ne pas pouvoir aimer. Saint Isaac le Syrien dit exactement la même chose [...].

L'Orthodoxie, je le répète, ce n'est pas une objectivité, c'est quelque chose à découvrir. Et **nous sommes invités à découvrir l'Orthodoxie, c'est-à-dire la vie, la vraie vie, celle qui ne connaît pas les limites du temps, de l'espace, de la corruption et de la mort.**

Alors et seulement alors, nous serons dignes de participer à l'Église. Non pas si l'Église représente pour nous un certain piétisme fortifiant notre individu, notre égoïsme, ou si elle est là pour nous permettre d'affermir des certitudes ou des convictions logiques, ce qui serait une trahison. Tout cela on peut le trouver ailleurs. **Ce que l'Église nous offre quand elle évangélise, l'Évangile que nous offre l'Église, c'est le goût, l'expérience de la vraie vie, « de la vie comme amour », de la vie qui ne connaît pas la mort.**

Christos Yannaras

(Extrait de la revue « Joie » - août 1992 – n° 69)